



Dimanche 18 août 2013
12^e Dimanche après la Trinité
Marc 8, 22-26

Sophie Reymond
Ch-Prilly

De l'aveuglement, ou de la peine, de la détresse... comme aussi de l'espoir de la guérison : attente et passage de l'ombre à la lumière, dans une clairvoyance progressive du monde environnant. Comment, en effet, évoluer lucidement et en autonomie dans le monde si l'on ne voit pas ou ne désire pas voir *tout distinctement*, c'est à dire la réalité telle qu'elle se donne, ce-qui-est ? Le Christ rend les yeux à leur fonction première, mais animés par son regard, c'est-à-dire par la bienveillance, en vue d'une amélioration. Cette guérison des yeux, du cœur tout autant, se situe « hors du village », à l'écart de l'agitation quotidienne, dans un dialogue entre le Christ et l'aveugle, une guérison intime qui, pour ainsi dire, ne regarde que lui : le Christ le renvoie chez lui, lui enjoignant de ne pas même entrer dans le village. Lumière intérieure qui ne manquera pas, d'une manière ou d'une autre, d'irradier.

Quelques textes en écho :

De Prières aux quatre temps, Le centurion, 1986

Les nuits humaines
Vont-elles à Dieu ?
Et les cœurs pris aux ténèbres ?
Le pardon qui les éclaire
Vient de lui.

Les jours de peine
Vont-ils à Dieu ?
Et les corps, dans leur détresse ?
La tendresse qui apaise
Vient de lui.

Nos peurs, nos doutes,
Vont-ils à Dieu
Et les voies de la déroute ?
L'amitié qui nous écoute
Vient de lui.
Le goût de vivre
Va-t-il à Dieu
Et la mort qui nous opprime ?
La parole qui délivre
Vient de lui.
s. M.-P. /C.f.c

Bien au-delà du jour qui passe,
Traversant heurs et malheur,
Nos yeux cherchent un ailleurs :
Savent-ils ce qu'ils pourchassent ?

Ni le visage de la terre,
Ni le ciel et ses humeurs
N'ont suffi à leur bonheur :

Qui pourrait les satisfaire ?

A regarder les jeux du monde,
Semés d'ombre et de clarté,
Reconnais qu'une beauté s'y dérobe, vagabonde.

Tout est miroir, tout est figure
Pour les yeux que le désir,
De son doigt, a su guérir :
Sans retour, leur aventure !

Ô toi qui sacres l'existence,
Dieu de vie, nous te nommons ;
En tout être, nous verrons
Un éclat de ta présence.
f. P.-Y. /C.f.c.

De Prières au fil des heures, Le centurion, 1982 :

Père, tu veilles sur tes enfants
Encore plongés dans la nuit :
Que nul ne se dérobe à ton regard de miséricorde,
Mais que toute créature devienne reflet de ta bonté,
En Jésus, le Christ, notre Seigneur.

De Le grand livre des prières, DDB, 2010 :

Tu es venu, notre Dieu, pour ceux qui sont malades.
Tu n'as pas la religion de la santé,
Ni de l'harmonie, ni du savoir-faire.
Tu viens pour nous guérir, pour balayer nos démons intérieurs.

Ton fils, Jésus Christ, a parlé et il a aussi guéri.
Il a enseigné, et il a aussi fortifié.
Il a prêché, et il a aussi soigné.
Notre Dieu, mon Dieu, délivre-moi de ma maladie.
Fais que je n'en ai plus honte, ni peur.
Habitue-moi mes handicaps,
Guéris-moi de ma détresse par ta tendresse,
Afin que je puisse vivre,
Avec ta force dans ma faiblesse.
André Dumas

Hier, seigneur, je vivais dans la santé,
Cette paix du corps : son silence...
Mais aujourd'hui,
Quels cris dans ma chair qui souffre !

Entre le monde et moi, l'alliance est rompue.
Elle faisait de ma vie
Une source féconde et jaillissante.
Ah ! qu'il est amer, ce désaccord qui vient la tarir !

Toi qui tiens ma vie entre tes mains,

Ne laisse pas cette souffrance me détruire
Jusqu'à ce que tout soit consommé !
Toi dont le silence est créateur,
Ne laisse pas s'éteindre mon esprit.
Apaise mon angoisse par ta présence de lumière.
Maurice Zundel

Au cœur des nuits sans étoiles
Et des jours sans soleil...
Mon Dieu, tu ne viens pas
Et pourtant je t'attends.
Au cœur des temps immobiles
Où demain n'a plus de sens,
Au cœur de nos désespoirs et de nos solitudes,
Au cœur, malgré tout, de nos restes d'espérance,
mon Dieu, tu ne viens pas
et pourtant je t'attends.
C'est alors qu'au cœur de ton silence
Je t'entends murmurer :
« Je suis au cœur de tes nuits sans étoiles,
je suis au cœur des temps que tu crois immobile,
je suis au fond de ton désespoir et de ta solitude,
je suis dans la nuit de Bethléem,
Et toi, viendras-tu ?
De toute éternité, je t'attends. »
Albéric de Palmaert

Quand la lassitude de la route est sur moi,
Et la soif du jour aride ;
Quand les heures spectrales du crépuscule
Etendent leurs ombres sur ma vie,
Alors ce n'est pas seulement vers ta voix
Que je crie, ô mon ami !
Mais vers une pression de la main.
Il ya dans mon cœur une angoisse ;
Il porte le fardeau des richesses
Qu'il ne t'a point données.
Etends ta main à travers la nuit ;
Que je la tienne, que je l'emplisse et la garde.
Fais que je sente son étreinte sans la solitude
Du chemin qui s'allonge.
Rabîndranâth Tagore